Le Rosaire

SOMMAIRE

AOUT 1904

GRAVURE :

St-Dominique et St-Thomas (miniature)

TEXTE:

Page d'Evangile : La Transfiguration — *R.P.H.Schmitt, O.P.*

Souvenez-vous (poésie) — *J. B. Mercier*

Paroles de Saint — *R.P.Folghera, O.P.*

La lecture (6me article) Les lectures dangereuses — *T.R.P.Hage, O.P.*

Le Congrès de la Jeunesse Catholique — *Fr Vuillermet, O.P.*

Un émigré français au Canada : L'abbé de Calonne (suite) — *Laure Conan*

La Mission de la Jeunesse Contemporaine (5me article) Les moyens. La préparation intellectuelle — *R.P.A. Vuillermet, O.P.*

Chronique Dominicaine — Variété : Pélerinage à Ste-Anne d'Auray — *R.P.Perrotin, O.P.*

Bibliographie — Défunts — Prédications

Vol. X, No 8.

L. P. Morin & Fils

MANUFACTURIERS DE

Portes, Chassis, Jalousies, Moulures, etc., Découpage, Tournage, Embouvetage, Bois de Sciage et de Charpente, Bardeaux, Lattes, Clapboards, etc. Séchoir à Vapeur attaché à l'établissement.

RUE ST-ANTOINE - - ST-HYACINTHE.

L. A. BRETON,

—MARCHAND DE—

THÉ ET CAFÉ

AUSSI :

Vaisselle, Verreries, Ustensiles de Cuisine.

☞Prix spéciaux aux membres du Clergé et aux Communautés.

Rue Cascades, ST-HYACINTHE

N. P. VIENS,

Marchand au detail de

Fruits domestiques et importes,

EPICERIE GÉNÉRALE, CONFISERIE, LÉGUMES,

Coin des rues Cascades & Mondor

ST-HYACINTHE.

L. N. TRUDEAU,

DENTISTE

No. 102 RUE MONDOR....

ST-HYACINTHE

Dentiers de toutes sortes faits sur commande. Téléphone 279.

PHARMACIE CENTRALE,

COIN DES RUES CASCADES ET MONDOR

—o—

Dépot général de

REMÈDES FRANÇAIS, ANGLAIS ET AMÉRICAINS

Dr E. ST-JACQUES,

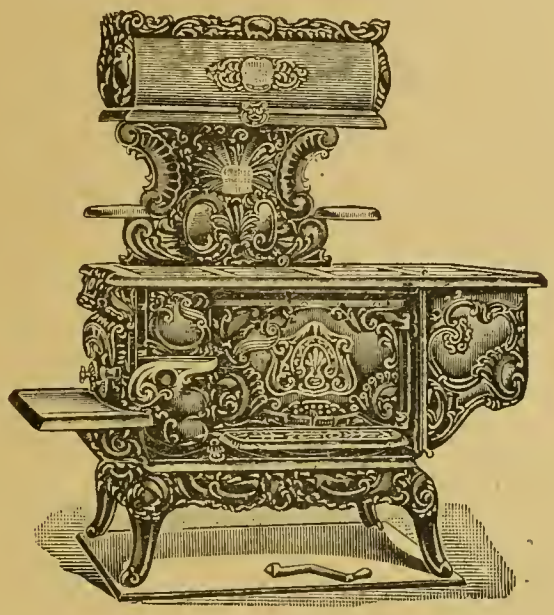
ST-HYACINTHE.

Veuillez signaler ces annonces.

B .B. P. 205. TEL. BELL 28

C.E.BRODEUR, 277 rue Cascade St-Hyacinthe

Ferblanteries ! Vous trouverez toutes sortes de ferblanteries : Bassins pour Fromageries, Moules à Fromage, etc. Tout ouvrage en Fer-blanc, Coppe, Métal, fait sur commande. Couvertures de toutes sortes, Corniches en Tôle, Sky-Light, Ventilation sur nouveau système perfectionné. Plafonds métalliques, etc., etc., etc.



Poêles AU BOIS AU CHARBON
Pour Cuisine, Salon, Chambres, Salle Publique, etc.

Ustensiles de Cuisine, en Fonte et en Granit de tous genres. Une spécialité de grandes dimensions pour l'usage des Grosses Maisons, Hôtels, Collèges, Communautés, Couvents, etc., etc,

Appareils de Chauffage, A L'EAU CHAUDE ET A LA VAPEUR : : : : :
Plomberie en Général, VALVES ET FITTINGS $\frac{1}{8}$ de pouce à 4 pouces : : : :

☞ Attention sérieuse donnée à toute matière par la malle. ☜

Veuillez signaler cette annonce.

AUX ABONNÉS

Nous pouvons vendre les numéros divers du Rosaire aux abonnés désireux de compléter leur collection des neuf premières années au prix de 12c le numéro, envoyé *franco.*

Une année complète $1.00.

— o —

Les abonnements dus et les arrérages seront collectés dès le mois de septembre.

Qu'on se hâte de se mettre en règle avec l'administration et de réparer cet oubli en acquittant les comptes envoyés.

Les demandes de changement d'adresses doivent être accompagnées de l'ancienne adresse.

On peut se procurer au bureau du Rosaire : l'excellente brochure sur le jubilé 1904, par l'abbé Saint-Denis, l'un 6c, la douzaine 60c, franc de port.

T. J. BOURGEOIS

Marchand de Poisson

GROS et DÉTAIL -:- -:- -:- TEL. 17

St-Hyacinthe, Que.

Capital souscrit et paye : $115.000

La Cie de Gaz, Electricité et Pouvoir,

DE SAINT-HYACINTHE,

FOURNIT :—Eclairage au Gaz et à l'Electricité, Force Motrice, Accumulateurs, Lampes Incandescentes, Poêles à Gaz, Fers à Repasser, Eventails et Appareils pour Eclairage, etc. ☞Ouvrages de tous genres dans le Gaz et l'Electricité.

Bureau de Direction : P.F.Payan, Président, Eus. Brodeur, Vice-Président, J. C. Désautels, Secrétaire, Ls. Brousseau, Gérant.

Electriciens : Geo. Pomminville, Jean Fradette.

Téléphone No 32. **Bureaux : 110 Rue Cascades, ST-HYACINTHE**

Veuillez signaler ces annonces.

LE ROSAIRE

Couvent des DOMINICAINS, ST-HYACINTHE

VOL. X No 8. Août 1904. ABONNEMENT { CANADA $1.00 / FRANCE 6 frs

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

PAGE D'EVANGILE

La Transfiguration

"LAISSE-MOI, Satan," disait, un jour, Jésus à Pierre. Le Maître, déchirant les voiles de l'avenir, venait d'ouvrir, aux yeux de ses apôtres, des perspectives sombres, désolantes. Il leur montrait d'avance et pour des jours prochains, le triomphe de la haine que, déjà, lui vouaient anciens d'Israël, scribes, princes des prêtres ; il leur prédisait ses souffrances, et, par delà ses souffrances, sa mort.

Pour accepter de tels présages, Pierre portait, dans son âme véhémente, une affection trop fougueuse. Il protesta ardemment.

" Laisse-moi, Satan ; tu m'es un scandale ; tu n'as que le sens des choses de la terre, et pas celui des choses de Dieu."

La réponse, méritée, était pourtant dure. Jésus sentit le besoin de consoler et de fortifier ses apôtres.

***

Donc, six jours après, il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, — les amis de cœur, — ceux qu'il devait, à Gethsémani, rendre témoins de ses angoisses ; puis il les conduisit, seuls, à l'écart, sur une haute montagne.

C'était le soir. Du ciel pâli tombait un calme immense.

Jésus se mit en prière et y fit mettre ses disciples, bientôt gagnés par le sommeil.

Or, pendant qu'il priait, il se transfigura. Son visage devint tout autre, s'irradiant de clartés de soleil, et, sur ses

vêtements, une splendeur blanche descendit, si éblouissante que, seul, l'éclat de la lumière en peut donner une idée.

Jusqu'à ce jour, le Dieu dont la plénitude habitait en Jésus corporellement, avait tenu voilé son éclat sous sa livrée d'homme, sous la forme de serviteur qu'il avait prise pour nous.

Aujourd'hui le prodige cesse. L'humanité du Sauveur se trouve enveloppée par le Verbe de surnaturels rayonnements qui accentuent encore le charme humain de sa physionomie, qui surélèvent encore l'idéalité habituelle de son expression, qui rejaillissent jusque sur ses vêtements.

Cependant, les Apôtres s'éveillaient. Ils virent alors la gloire du Maître, et, près de lui, deux personnages mystérieux. C'était Moïse et Elie, apparus avec majesté et s'entretenant avec Jésus, de sa sortie du monde.

Ainsi, sur la douce vision de gloire, planent les ombres du Calvaire. Jésus fait tout pour lever aux yeux des disciples, le scandale de la croix ; il veut, à ce moment, avoir à ses côtés, les deux héros de la théocratie juive ; par leur présence et par leur entretien, ils rendent hommage à la gloire du Maître.

Par leur présence : Moïse, mort suavement, dans le baiser de l'Eternel ; Elie emporté glorieusement hors du monde, sur un char de feu, viennent saluer Celui qui va, volontairement et par amour, mourir dans la douleur et dans l'ignominie.

Par leur entretien : en parlant de la mort du Christ, le grand Législateur et le grand Voyant parlent de l'événement qui accomplit la loi et réalise les prophéties.

Absorbé jusqu'à l'extase par le spectacle radieux qui s'offrait à ses regards, mais peu appliqué à pénétrer le sens des choses dites, Pierre exultait de joie. Il eut une de ces paroles où passait sa spontanéité coutumière, — sa spontanéité superbe, impétueuse, imprudente, vraiment humaine. " Maître, s'exclama-t-il, il est bon pour nous d'être ici ; faisons trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, une pour Elie. "

Pierre, dit l'Evangile, ne savait pas ce qu'il disait : il n'obtint pas de réponse. Mais une nuée lumineuse se

forma, symbole de la présence divine ; elle enveloppait de son mystère et Jésus et les autres ; et de la nuée sortit une voix qui disait : "Celui-ci est mon Fils bien-aimé, objet de toutes mes complaisances. Ecoutez-le." Les Apôtres, alors, regardant autour d'eux, ne virent plus personne, si ce n'est Jésus, seul avec eux. La Transfiguration avait pris fin.

***

"Qu'il est bon d'être ici !" C'est le cri de tous ceux qui crurent, ici-bas, connaître le bonheur et conçurent l'irréalisable rêve d'en éterniser la possession. Hélas ! le bonheur fuit d'une fuite éternelle. On peut goûter des heures de félicité sereine ; on peut en garder, jalousement, dans son cœur, le suave et inoubliable souvenir. Il faut, sous la rude poussée du destin, rentrer dans la vie réelle, presque toujours terne, souvent difficile, parfois cruelle. Il faut peiner, il faut pleurer, il faut souffrir, dans la foule inconnue et vulgaire, sinon méfiante et haineuse. Il faut, enfin et surtout, écouter Jésus, même s'il parle de renoncement et d'immolation de soi ; même s'il veut que, pour sauver sa vie, on la perde : il faut imiter Jésus, et, comme lui, passer en faisant le bien, même si le bien à faire en soi ou pour les autres, est à base d'héroïsme ; il faut suivre Jésus, même s'il va au Calvaire. La voie est étroite ; mais, au terme, dans la Cité de lumière et de joie, transfigurés nous-mêmes par Jésus transfiguré, nous pourrons dire enfin, oh ! enfin ! le mot qu'il est interdit à des lèvres humaines de prononcer sur notre terre : Toujours !

R. P. H. Schmitt, O. P.

— o —

SOUVENEZ-VOUS

Au R. P. Vuillermet.

Du petit enfant qui vous prie
Matin et soir, à deux genoux,
Disant de sa voix attendrie
Votre nom si cher et si doux.
Dame du Ciel, Sainte Marie,
Souvenez-vous !

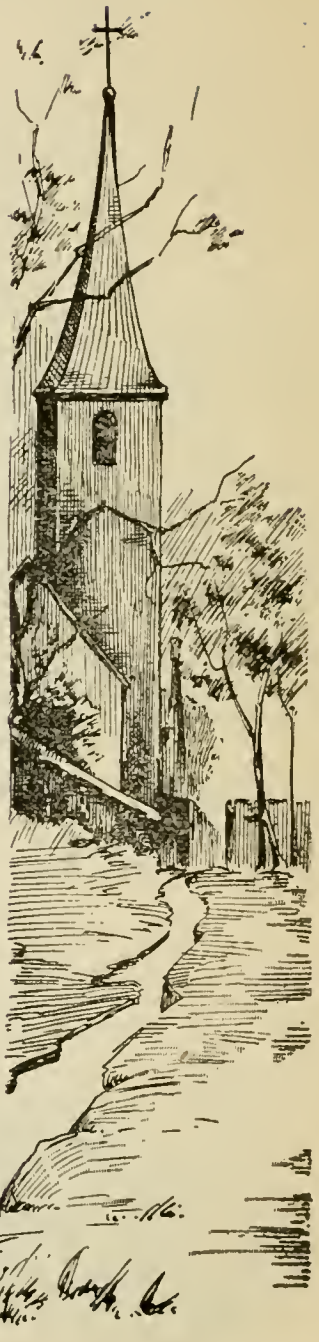
Du pécheur dont la voix dolente
Demande au Seigneur d'être absous,
Qui vous tend sa main suppliante
Craignant un trop juste courroux,
Dame du Ciel, compatissante,
Souvenez-vous !

Du malheureux dont l'âme lasse
Soupire après des jours plus doux,
Et qui, parmi les heureux, passe
Humble, sans en être jaloux
Dame du Ciel, pleine de grâce,
Souvenez-vous !

Du moribond que la souffrance
Etreint, accable de ses coups,
Qui réclame sa délivrance,
Et dit à Dieu : je me résous !
Dame du Ciel, vous, l'espérance
Souvenez-vous !

Du pauvre poète qui chante,
Pensant être entendu de vous,
Oh ! faites l'âme pure, aimante
Pour qu'elle ait, là-haut, rendez-vous. .
Dame du Ciel, Vierge puissante,
Souvenez-vous !

7 juin 1904. J. B. MERCIER.



PAROLES DE SAINT

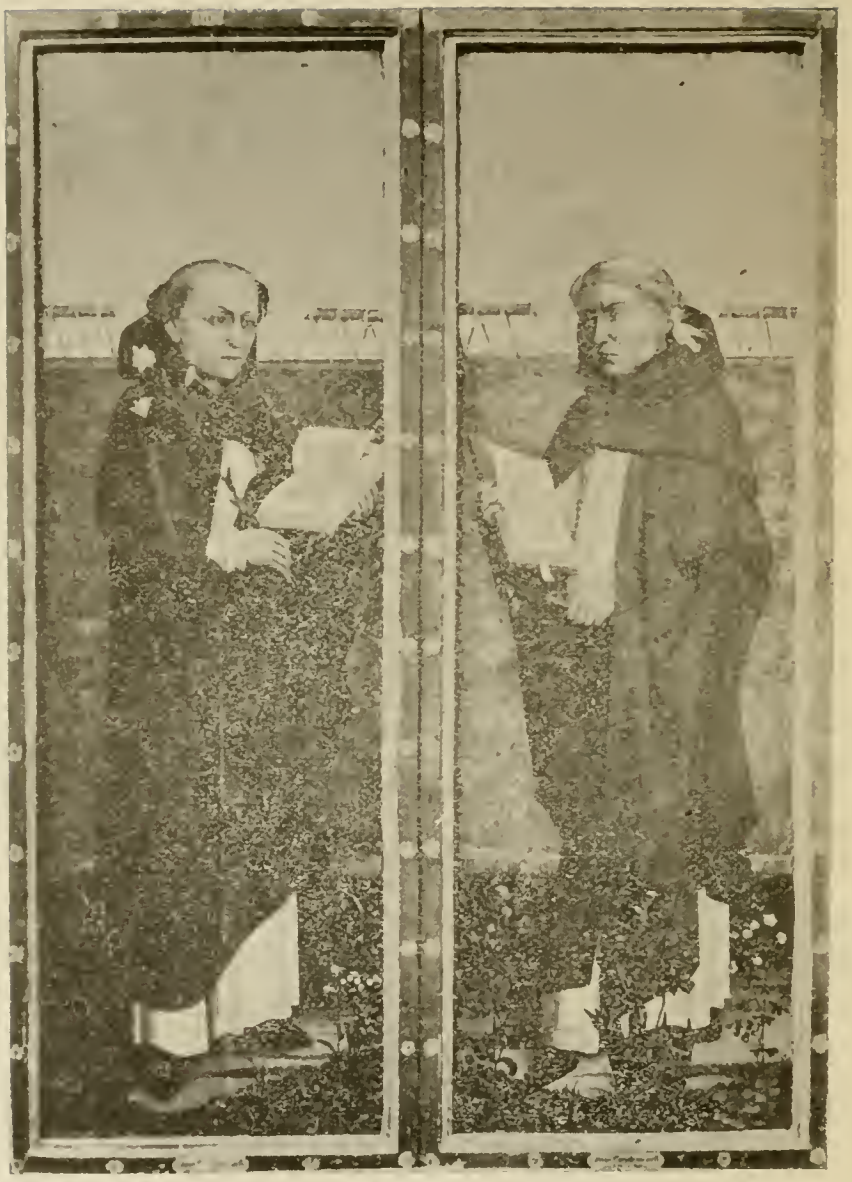
A parole, c'est l'âme, et l'âme, c'est l'homme. Une parole exprime une âme ; quelques paroles résument une vie. C'est cette vérité que traduisent les Saints Livres par la formule bien connue : "la bouche parle de l'abondance du cœur." Les saints, belles âmes et belles paroles ; âmes qui nous dépassent en nous attirant, paroles qui nous étonnent en nous ravissant. Saint Dominique, âme admirable, paroles sublimes ; c'est son âme que nous voudrions montrer dans ses paroles ; ce sera, si l'on veut, Saint Dominique peint par lui-même.

I

Saint Dominique fut d'abord apôtre et l'apôtre est d'abord un compatissant, un cœur ému par la misère spirituelle, mais que la misère corporelle ne laisse pas non plus indifférent. La première parole poussée par Dominique et retentissant jusqu'à nous est un cri de charité. Pendant une famine qui désolait l'Espagne, Dominique non content de donner aux pauvres tout ce qu'il avait, même ses vêtements, vendit ses livres annotés de sa main. Et comme on s'étonnait que lui, étudiant, se privât ainsi des moyens d'étudier, il répondit, faisant allusion à la matière dont les manuscrits d'alors étaient tirés, peaux fines et amincies, il s'écria : "Pourrai-je étudier sur des peaux mortes, quand il y a des hommes qui meurent de faim ?"

Mais les âmes qui ont faim de Dieu, qui refusent cette nourriture divine dont le défaut les exténue et qui s'exposent à la juste vindicte d'en avoir faim éternellement sans pouvoir éternellement apaiser cette faim désespérée, oh ! elles lui arrachaient pendant ces veillées nocturnes ce cri dont l'accent nous émeut nous-mêmes : "Seigneur ! que deviendront les pécheurs ?"

L'apôtre compatit, mais aussi il parle, et si la parole éloquente "est le son que rend une âme passionnée," la parole apostolique est le son que rend une âme divinement enflammée. "Les mystères de la théologie chrétienne



St-Dominique et St-Thomas
(miniature)

sortaient du cœur de Dominique avec des flots d'amour qui en révélaient aux plus endurcis la vérité. Un jeune homme ravi de son éloquence, lui demanda dans quels livres il avait étudié : "Mon fils, répondit-il, c'est dans le livre de la charité plus qu'en tout autre, car celui-là enseigne tout."

Ame éloquente, âme généreuse et intrépide, voilà encore l'apôtre, et voilà encore Dominique. Donner ce que les âmes demandent : si elles exigent des sacrifices, se sacrifier, si elles veulent du sang, le verser ; si elles réclament la vie, mourir. A un évêque qui voulait se rendre en grand apparât à une conférence avec les hérétiques albigeois, l'humble héraut du Christ dit : "Ce n'est pas ainsi, Seigneur mon père, ce n'est pas ainsi qu'il faut agir contre les enfants de l'orgueil. Les adversaires de la vérité doivent être convaincus par des exemples d'humilité, de patience, de religion et de toutes les vertus. . Armons-nous de la prière et avançons-nous nu-pieds au-devant des Goliaths." Tous se déchaussent, mais leur guide qui, à leur insu, était hérétique, les engage dans un chemin plein de ronces et d'épines ; leur sang coule, mais Dominique exulte et s'écrie : "Confiez-vous dans le Seigneur, mes très chers, la victoire nous est assurée, puisque voilà nos péchés qui s'expient par le sang." Il ne se croyait pas digne de la gloire du martyre, car, disait-il, "je n'ai pas mérité cette mort" ; mais les souffrances du martyre ne l'effrayaient pas ; et à cette demande d'hérétiques : "Qu'aurais tu fait, si tu étais tombé entre nos mains ?" il répondit : "Je vous aurais priés de ne pas me tuer d'un seul coup, mais de me couper les membres un à un, et après en avoir mis les morceaux devant moi, de finir par m'arracher les yeux, en me laissant à demi mort dans mon sang, ou en m'achevant à votre plaisir."

II

Apôtre, c'est-à-dire, homme qui va au monde pour le sauver, Dominique le fut ; religieux, c'est-à-dire, homme qui se détache du monde pour se rapprocher de Dieu, il le fut aussi, et il en eut à un degré héroïque toutes les vertus.

Pauvre, il voulut fonder et enraciner son Ordre dans la pauvreté ; le faste, la magnificence lui étaient en horreur. Pauvre et pénitent à table, il ne mangeait que de l'un des deux plats qu'on servait aux Frères. Le procureur du couvent de Bologne ayant augmenté quelquefois l'ordinaire pendant le séjour de Dominique, celui-ci l'appela et lui dit à l'oreille : " Pourquoi tuez-vous les Frères avec ces pitances ! " Pénitent dans ses voyages, hors des lieux habités, il ôtait sa chaussure et marchait nu-pieds, et si quelque pierre le blessait en chemin, il disait en riant : " Voilà notre pénitence." Doux envers les choses, envers les cailloux hostiles, il l'était également envers les hommes au cœur plus dur encore peut-être ; loin de les fuir en secouant contre eux la poussière de ses souliers, il restait parmi eux, par choix, par pénitence, par humilité, par amour aussi, sachant bien que l'amour vrai, fort et constant est le meilleur stimulant de l'amour. Comme on lui demandait pouquoi il préférait Carcassonne à Toulouse : " C'est, répondit-il, que, dans le diocèse de Toulouse, je rencontre beaucoup de gens qui m'honorent, tandis qu'à Carcassonne tout le monde m'est contraire."

Il fut religieux et père de religieux, fondateur d'un Ordre qui le multiplierait lui, Dominique, pauvre passant d'un jour sur un point du monde, lui qui aurait voulu avoir mille vies à dépenser en mille endroits au service du Seigneur Jésus, Ces mille vies, il les eut dans la personne de ses fils. Oh ! sitôt qu'il en a quelques-uns, qu'il les sent bien à lui et bien à Dieu, comme son cœur s'élance et déborde sur le monde. Dans la basilique de Saint Pierre, il a eu une vision. "Va et prêche" ; telle fut la parole divine de sa mission. Il la répète à ses fils : "Allez et prêchez." Et comme on lui objecte que c'est témérité de rompre l'unité d'un corps si faible, il répond par cette image gracieuse : " Le grain fructifie quand on le sème ; il se corrompt lorsqu'on le tient entassé." Et pour ceux qui étaient rebelles à la persuasion de cette métaphore, il ajoutait avec un accent inspiré : " Mes seigneurs et mes pères, ne vous opposez point à moi, car je sais bien ce que je fais." Mais, une fois ses fils dispersés comme le grain que projette le geste rythmé du semeur, que va-t-il faire lui-même ? L'Ordre grandissant exige, croit-il, une tête

plus solide et une main plus ferme." "Je mérite, dit-il, d'être déposé, car je suis inutile et attiédi." Alors, simple soldat, il pourra marcher à l'avant-garde, ouvrir à la foi quelque pays jusque-là fermé, et surtout, héros obscur, verser son sang pour son Chef. S'épanchant avec frère Paul de Venise, il lui disait : "Quand nous aurons réglé et formé notre Ordre, nous irons chez les Cumans, nous leur prêcherons la foi du Christ, et nous les gagnerons au Seigneur."

R. P. Folghera, O. P.

(A suivre)

—— o ——

LA LECTURE

Article Sixième : Les lectures dangereuses

IL nous a été facile de déterminer ce qu'est une lecture *mauvaise* : nous avions, pour nous diriger dans cette étude, une double lumière, celle qui ne fait défaut à aucun homme, la lumière de la conscience, et celle qui ne fait défaut à aucun catholique, la lumière de l'Eglise. Appuyés sur d'aussi graves autorités, nous avons pu légitimement poser ces deux principes, qui, bien observés, suffiraient presque à résoudre le problème épineux de la lecture : Toute lecture qui est une cause ou une occasion de péché volontaire, ou qui expose au péril du consentement, est une lecture mauvaise ; toute lecture, condamnée dans l'Eglise par l'*Index*, doit être rejetée sous peine de désobéissance, ou n'est permise qu'avec dispense et selon les conditions de la dispense.

S'il en est qui trouvent ces conclusions trop sévères, nous les renvoyons à notre dernier article où nous montrions les auteurs des mauvais livres se condamnant eux-mêmes avec une rigueur que l'Eglise ne connaît pas et dans des termes que sa maternelle bonté a toujours ignorés. M. de Bornier a traduit dans un drame fameux cette condamnation, quand il fait dire à l'Arétin avec amertune et remords :

Qui peut-être dans l'ombre, en ce moment, là-bas,
Un jeune homme, un enfant que je ne connais pas,
Pour ce sombre plaisir trouvant les heures brèves,
Sur mes œuvres penché, plonge au gouffre des rêves,
Bientôt peut-être au vice, à la honte endurci.
Qui l'aura perdu ? *Moi, je suis son père aussi.*

***

Il ne parait pas aussi facile de définir ce qu'est une lecture *dangereuse*. L'on conçoit bien qu'elle n'est pas une lecture essentiellement mauvaise, et qu'elle est encore moins une lecture franchement bonne, qu'elle tient ainsi le milieu — et que de degrés dans ce milieu ! — entre les lectures qui de soi tendent au mal, et les lectures qui de soi portent au bien, et qu'enfin, s'il faut la soustraire à bien des regards et l'enlever à bien des mains, il est des regards qui n'en seront point offusqués et des mains qui n'en seront pas souillées. Pour affirmer d'un livre qu'il est mauvais, il suffit de le considérer en lui même et en lui seul ; pour déclarer qu'il est dangereux, cela ne suffit pas toujours, car ce qui est danger pour l'un peut être sans nocuité pour l'autre, ce qui est péril pour un enfant peut être inoffensif pour un homme d'âge mûr ; ce qu'on ne saurait placer sous les yeux d'une jeune fille sans manquer au respect le plus élémentaire n'exercera qu'une très-superficielle influence sur l'imagination bridée d'un vieux savant.

D'autre part, suffira-t-il, pour analyser la dose de danger que renferme une lecture, de ne faire entrer en ligne de compte que les conditions de la *personne* qui lit, abstraction faite du livre lui-même ? Non pas. Il est d'abord tel livre qui de sa nature est dangereux et dangereux pour tous, soit par les thèses erronées qu'il soutient, soit par les descriptions réalistes qu'il contient. Ensuite, et c'est ici que la difficulté grandit jusqu'à devenir troublante — il faut comparer le livre à lire à la personne qui le lira, établir une sorte de balance entre le danger de l'un et la force de l'autre, s'assurer que l'équilibre est stable et arriver à la certitude morale que le péril n'est pas à craindre. Enfin, il est une dernière considération : Existe-t-il, pour lire ce livre dangereux, une raison sérieuse, comme le serait un devoir d'état pour le prêtre ou pour le savant,

pour l'écrivain ou pour le journaliste, pour l'avocat ou pour le médecin, — ou bien n'est-ce qu'à titre de simple delassement, par curiosité, par frivolité ? La morale chrétienne s'inquiète de toutes ces choses et base sur tous ces éléments sa réponse pratique.

Cette réponse, essayons de la donner aussi claire que possible, en distinguant entre les livres *absolument* dangereux, et les livres *relativement* dangereux.

***

Le livre *absolument* dangereux est celui qui par les idées mêmes qu'il émet ou par les tableaux qu'il présente, constitue en lui-même un péril pour les mœurs. Sans doute le péril ne sera pas égal pour toutes les catégories de lecteurs ; je veux même qu'il n'atteigne pas certains lecteurs trop vertueux pour descendre vers le mal, ou trop blasés pour remonter vers le bien. Le péril n'en existe pas moins, subtil ou grossier, séduisant ou grotesque, crevant les yeux ou s'infiltrant dans les sens, réel toujours, menaçant pour tous.

Dangereux, ai-je dit, un livre peut l'être par les idées qu'il émet et les thèses qu'il soutient. Parlons net. Depuis que le cœur humain s'est dépris de l'amour d'en haut pour lequel il était fait, l'amour d'en bas l'a saisi tout entier, et rien n'a été à travers les siècles plus chanté ni plus glorifié. C'est la perversion de l'ordre, c'est le péché. Notre siècle peut revendiquer le triste honneur de ne l'avoir cédé sur ce point à aucun de ses devanciers. D'où il suit que la plupart des livres, que nous stigmatisons ici, attaquent l'institution sainte du mariage, son unité, son indissolubilité, ses obligations de fidélité, de dévouement, de sacrifice ; ils raillent ceux qui y croient et s'y confient ; ils préconisent la faute qui sépare les époux et le vice qui démolit la famille, et ils méritent la malédiction du prophète : Malheur à vous qui appelez le mal bien, et le bien mal. Oui pour eux, l'amour libre et l'union libre, l'amour en vue du seul plaisir sensuel, voilà le bien et le bonheur ; l'amour enchaîné par les lois chrétiennes, l'amour en vue du devoir, l'amour fidèle et fort comme la mort, voilà le mal, et la honte, et la tristesse.

Qui niera que telle ne soit la trame de tous ces romans, dont le nombre n'effraie que parce qu'il propage dans toutes les classes la corruption du sens chrétien ? Connaissez-vous, par exemple, une autre trame dans les œuvres innombrables de cette femme-romancier, dont l'année présente amène le centenaire ? En dépit même de l'admiration que George Sand provoque dans le monde de la littérature, n'est-on pas obligé de confesser que "ça été la cause de toutes ses erreurs dans la doctrine des mœurs, et c'est en quoi consiste l'immoralité qu'il est pourtant impossible de ne pas signaler dans une partie de son œuvre, car dans le conflit entre l'institution sociale et la passion, elle n'hésite pas : elle tient pour la passion (1).

Cet aveu est celui d'un moraliste. Doublons-le d'une affirmation chrétienne, et disons que le résultat le plus clair de toutes ces lectures est de diminuer jusqu'à les effacer, l'horreur du péché et la crainte de Dieu. Or, vous aurez beau écrire : vous ne tiendrez une société dans le respect des mœurs que par cette horreur du mal, qu'il faut rendre aussi instinctive que celle du serpent, *quasi a facie colubri fuge peccata*, et par cette crainte de Dieu qui est le commencement de la sagesse et qui en est aussi la plénitude (2). De voir le péché si généralement commis, si agréablement présenté, si rarement puni, la conscience en arrive à se persuader qu'il n'est ni si grave, ni si repoussant, que les meilleurs d'entre les hommes finissent par y succomber, que la vertu n'est qu'un mot, ou bien une réalité que ne sauraient atteindre nos vulgaires aspirations. Vienne une difficulté, une tentation, une crise d'âme ou une déception du cœur, et l'on se trouve faible au point d'abandonner les principes après en avoir douté, et de les déclarer faux après les avoir abandonnés.

On comprend maintenant que la théologie catholique se montre rigoureuse à l'endroit de tels livres. Elle n'en permet la lecture que pour des raisons très sérieuses, et elle n'entend point regarder comme valable une raison de simple délassement. Il faut que le devoir d'état inter-

(1) Revue des Deux Mondes, 15 juin 1904, George Sand, par René Doumic.

(2) Plenitudo sapientiæ est timere Deum (Eccli I-20).

vienne et qu'attirant la *grâce d'état*, il donne au lecteur toute garantie. En dehors de ce cas, je me refuse à en trouver un seul, où seraient permises ces lectures que j'appelle dangereuse de par la nature même des thèses erronées qu'elles soutiennent.

***

Ce n'est pas tout. En vain annonceriez-vous, à grand fracas et par un titre sensationnel, une thèse morale, si votre roman n'est qu'une suite de tableaux réalistes, et que sous prétexte de nous faire éviter le vice vous nous montriez pendant quatre cents pages toutes les manières d'y tomber, votre œuvre est condamnable, et je n'hésite pas à la classer parmi les lectures *absolument* dangereuses. Il n'est jamais permis de dire mal ou de faire mal, pour qu'il en arrive du bien, à supposer que ce bien arrive ! On ne moralise pas par l'étalage de l'immoralité : n'en est-ce pas plutôt l'ignorance qui fait la meilleure part de notre vertu et de notre bonheur ?

A ce compte, que de romans à écarter, ! Nous sommes envahis par cette littérature réaliste et sensuelle, qui sous prétexte de vérité ne montre que de la laideur, comme si toute vérité était bonne à dire, comme si toute réalité était belle à voir ! N'en déplaise à Balzac qui a écrit : " Le reproche d'immoralité est le dernier qui reste à faire quand on n'a plus rien à dire à un poète. Si vous êtes vrai dans vos peintures, on vous jette le mot immoral à la face." Balzac se trompe et je le soupçonne de vouloir nous tromper. Personne n'eut rien à dire à *Cyrano de Bergerac*, et il n'est venu à l'idée de personne de lui faire ce dernier reproche d'immoralité. Quant à la vérité des peintures, j'estime que de jeter un voile sur plusieurs d'entre elles vaut mieux que de les produire en pleine lumière. Un malade ne montre pas à tout venant la plaie hideuse dont il souffre. Où est donc la nécessité d'étaler sous tous les yeux les plaies honteuses, bien véritables cependant, de l'âme et de la société malades ?

Qu'on ne s'y trompe pas : le succès de cette littérature vient, comme on l'a très bien dit, de la faculté qu'elle a de délecter l'homme faible ou vicieux par les moyens qui lui sont propres, en éveillant par certaines peintures

les plus mauvais instincts du cœur humain. L'homme d'affaires sans scrupules a plus de moyens de s'enrichir que n'en a le commerçant consciencieux, puisqu'il dispose des mêmes moyens que celui-ci, et, en outre, de certains autres dont son concurrent ne peut user. De même, le romancier corrupteur qui a du talent peut séduire le lecteur par deux moyens à la fois : son mérite littéraire, et l'attrait malsain du sujet sur lequel s'exerce ce talent. En admettant même. par exemple, que celui de Zola soit très grand, — ce qui est contesté par de sérieux critiques — cela ne suffirait pas à expliquer la vente énorme de ses ouvrages. Evidemment, les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de ceux qui le lisent, pour le moins, cherchent dans ces pages dégoûtantes autre chose qu'un régal littéraire, et le même talent ne leur aurait rien dit s'il s'était appliqué à embellir des sujets décents (1).

Et puis, la corruption rapporte ! Mettez une rose au bout de votre ligne, disait plaisamment Théophile Gauthier, vous ne prendrez pas le moindre fretin ; accrochez-y un ver ou un morceau de vieux fromage, les poissons sauteront de trois pieds hors de l'eau pour le happer." Et quand on reprochait à Balzac le mal qu'avaient fait ses romans, il répondait : "Bah ! je m'en suis fait cent mille livres de rente.

Telles sont, de ces lectures réalistes. les deux causes qui n'en font qu'une : on veut le succès, le succès de la gloire ou plus pratiquement le succès de l'argent, et pour y arriver, on exploite la misère profonde de l'homme. On sacrifie peu ou beaucoup à la luxure, même dans les livres qui n'y prêtent en aucune manière. On trouvera le moyen de glisser l'entrefilet de rigueur, le petit tas d'ordures obligatoire, moyennant quoi l'auteur espère qu'on voudra bien lui pardonner d'avoir quitté le fumier de la basse-cour pour se promener un instant dans le jardin (2).

Guerre à cette déplorable littérature ! Tel est le cri que doivent pousser tous ceux qui ont charge d'âmes ou charge de la société. Qu'on extirpe ces lectures des mains des enfants et des jeunes gens, des jeunes filles et des

(1) D'Azambuja : Le roman moral et immoral.

(2) Cf. R. P. Sertillanges.—Le rôle de la presse.—Le livre.

femmes. Et quant aux rares hommes qui seront obligés de les parcourir, je leur laisse à méditer l'exemple de Balmès qui après toute lecture contre la religion — lecture qu'il faisait par devoir d'état — se mettait à genoux et récitait son acte de foi.

FR. J. H. HAGE, O. P.

(A suivre)

—— o ——

Le Congrès de la Jeunesse Canadienne-Française

Nous n'avons pas la prétention de donner un compte-rendu détaillé du magnifique congrès de l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-Française, tenu à Montréal le mois dernier. La grande presse, si sympathique à cette généreuse initiative des Jeunes, en a longuement parlé.

Nous voulons seulement, pour montrer le vif intérêt que *Le Rosaire* porte à la cause de la Jeunesse, dire quelque chose des multiples impressions que nous avons ressenties pendant ce Congrès.

Gracieusement invité par le Comité de l'Association, nous avons suivi de très près tous les travaux du Congrès. Nous pouvons dire que tout et dans les rapports et dans les discours et dans l'enthousiasme des congressistes nous a charmé.

***

Ces jeunes gens ont fait de la bonne besogne. Ils ont montré à tout le pays qui les regardait, ce qu'on pouvait et ce que, étant donné leur éducation et leurs talents, on était en droit d'attendre d'eux.

Ils se sont tracé un magnifique programme, et pour le réaliser, ils ont adopté des moyens. Ce programme est large, plein de sagesse ; ces moyens sont efficaces et à la portée de tous. Aussi cette nouvelle association peut espérer réunir en un seul faisceau bien compact toutes les énergies et toutes les bonnes volontés.

Dans leurs rapports et dans leurs discours, écrits dans un style élégant et sobre, ils ont montré qu'ils comprenaient parfaitement la situation de notre société actuelle. Se tenant également éloignés d'un pessimisme outré qui voit du mal partout et d'un optimisme trompeur qui se refuse à voir le mal même quand il crève les yeux, ils étaient dans la note juste — ce qui n'est pas un petit mérite pour des jeunes gens. — A les entendre parler, et c'est la réflexion que me faisait après une séance du Gésu un vieux magistrat, on eût dit une assemblée d'hommes vieillis dans la lutte et apportant le fruit d'une longue expérience.

Dans un langage énergique et prudent, ils ont proclamé avec fierté la grandeur, la vitalité de la nation canadienne ; ils nous ont dit leur croyance ferme en son avenir ; puis ils ont signalé les symptômes de désagrégation, légers encore mais réels, qui se manifestent dans le corps social tout entier.

Ils nous ont dit quelle influence leur association était appelée à exercer dans ce nouvel état de choses. Ils n'ont pas la prétention de se poser

en petits sauveurs de la société en péril, ni de vouloir tout réformer, ni d'être les seuls à faire le bien. Non, ils savent qu'avant eux on a fait du bien et beaucoup de bien, et qu'on le fera encore. Ce qu'ils veulent, c'est grouper les forces de la Jeunesse, c'est exciter cette Jeunesse au travail, c'est la pousser à la vertu, c'est la rendre plus chrétienne et plus patriote afin qu'elle puisse faire plus grand leur pays et aussi afin qu'elle aie la force, le courage et des armes pour défendre, si besoin en est, l'Eglise de Dieu. Cette action, ils veulent l'exercer sous le contrôle de l'autorité, comme ils l'ont souvent affirmé ; c'est parfait.

Il ne suffit pas de tracer de beaux programmes, il faut les remplir. C'est pourquoi le pays qui fonde sur la nouvelle association de si grandes espérances attend ces jeunes gens à l'œuvre. Sera-t-il déçu ? Nous ne le pensons pas. Et cette conviction s'est formé en nous durant les séances du congrès.

On sentait qu'un double amour brûlait au cœur toute cette jeunesse : l'amour passionné de Dieu et celui de la patrie canadienne. Au triomphe de ces deux saintes causes, ils veulent consacrer leur activité, leurs talents, leurs vies.

Ils ont affirmé leurs convictions religieuses et patriotiques avec une éloquence qui nous a souvent ému jusque dans le fond de l'âme. Ils sauront, nous n'en doutons pas, les faire passer dans la pratique de leur vie ; en étant des chrétiens sincères, non seulement dans l'intimité du foyer, mais aussi au grand jour de la vie publique, en étant des patriotes éclairés et désintéressés.

Avec une telle phalange si pleine d'ardeur, de générosité et d'enthousiasme, on peut espérer de beaux jours pour l'Eglise et pour la Patrie.

Puisse cette jeune et vaillante association, c'est notre vœu le plus cher, réunir dans son sein l'élite de la jeunesse du Canada, et réaliser les espérances de tous ses amis !

Fr. Vuillermet, O. P.

—— o ——

UN ÉMIGRÉ FRANÇAIS AU CANADA

L'abbé de Calonne

(Suite)

On sait avec quel succès incomparable il prêcha. La vieillesse ne refroidit point l'ardeur de sa parole. Jusqu'à la fin, il conserva ce don magnifique de l'éloquence qui en suppose tant d'autres et c'est seulement dans les dernières semaines de sa vie que sa voix si belle s'altéra.

J'ai dit que la splendeur de son élocution attirait bien des protestants aux offices catholiques. L'abbé de Calonne fut un illuminateur pour plusieurs et eut la joie de recevoir leur abjuration. Parmi ces convertis on cite M. Stephen Burroughs qui lui survécut qninze ans et ne manqua pas un seul jour d'aller prier sur sa tombe.

A tous ses pénitents, l'abbé de Calonne inspirait un profond sentiment de vénération. Il fut un grand et souverain directeur : dans les cœurs les plus faibles, les plus troublés, il mettait la paix, la joie, le courage. De tous côtés on venait à l'abbé de Calonne. Jamais prêtre n'exerça son ministère avec plus d'autorité, mais c'était un besoin pour lui de s'humilier devant ceux qui lui donnaient leur confiance.

" Savez-vous ce que c'est que l'abbé de Calonne ? demandait-il à quelqu'un qui le priait d'être son confesseur. C'est un homme qui a mené une vie très indigne, qui n'a commencé à servir Dieu que lorsque ses forces épuisées le rendaient presque incapable d'exercer le saint ministère et qui à l'heure actuelle se sent tourmenté et environné de tous les démons de l'enfer. Priez bien pour ce pécheur.

Il écrivait à une religieuse de Québec :

" Ma fille, toute cette vie n'est qu'un combat. Le repos sera au ciel, n'en cherchons pas sur la terre. C'est surtout par la soumission à la volonté divine qu'on prouve à Dieu son amour et c'est cela seul, ma fille, que Dieu demande de vous. Il n'a pas besoin de vos sentiments, ni de leurs expressions, il ne demande de vous que vos actions, votre fidélité, votre soumission à sa sainte volonté. Avec cela, votre état sera plus sûr que si vous sentiez toutes les ardeurs des séraphins. Cent fois le jour dites : Que votre volonté soit faite ! Dites-le de bouche, criez-le quand votre cœur parait dire le contraire."

Il écrivait à Mgr Plessis :

" Oh ! que les prêtres s'aveuglent aisément par une routine de pratiques de piété qui dessèche le cœur au lieu de le nourrir. Leur dévotion périt de phtisie. Grâces à Dieu, la multitude et la variété de vos devoirs vous empêchent de devenir un routinier."

Sa conversation était toute divine. Il abhorrait le monde et eut voulu ne traiter qu'avec les âmes. C'est avec bonheur qu'il se dévoua à la communauté que l'évêque de Québec lui avait confiée. La ferveur et la générosité des religieuses le ravissaient. Cette maison des Ursulines *où la charité et la paix régnaient parfaitement, où la pauvreté était accueillie, comme la bien-aimée de Notre-Seigneur,*

l'abbé de Calonne la nommait son paradis. Il bénissait Dieu qui lui avait ménagé la consolation d'y finir ses jours. Il abandonna à sa famille ce qui lui fut rendu de son patrimoine après la restauration. De sa vaisselle d'argent, il n'avait gardé qu'une écuelle.

Son détachement était absolu et pour ceux qui ont voué la pauvreté, il redoutait l'ombre d'une attache.

Les religieuses Ursulines de Québec conservaient alors durant l'hiver une très belle collection de rosiers, de géraniums, etc, dans leur salle de communauté. Un jour que M. de Calonne y prêchait sur la parfaite observance des vœux, il arrêta son regard sur une magnifique girofflée qui embaumait la salle et dit aux religieuses : "Mes sœurs, cette fleur est belle, Dieu l'a bénie, mais si l'une de vous y attache son cœur, la pauvreté parfaite ne s'y trouve plus."

L'instruction était à peine finie que la Mère Supérieure arrachait ses fleurs, craignant de trop les aimer.

LAURE CONAN.

(*à suivre*)

—— o ——

Le nouvel évêque de Joliette

Le Souverain Pontife a choisi comme premier évêque de Joliette, Monseigneur Alfred Archambault, protonotaire apostolique et vice-recteur de l'Université Laval de Montréal.

La voix populaire depuis longtemps le désignait comme devant être le titulaire du nouveau siège. On avait tant eu de preuves de son mérite et de son dévouement aux intérêts de l'Eglise.

Le talent et les vertus du nouvel élu lui assurent une belle carrière épiscopale. Aussi le jeune diocèse de Joliette et toute l'Eglise Canadienne se réjouissent-ils de ce choix.

Nous prions Monseigneur l'évêque de Joliette d'agréer les félicitations et les vœux que du fond du cœur nous formons pour son bonheur. *Ad multos amos !*

La Mission de la Jeunesse Contemporaine

(Article cinquième)

La préparation intellectuelle.—Les moyens.

NOTRE intention n'est pas d'indiquer tous les moyens qui sont à notre disposition pour acquérir des idées. Dans cet article nous n'en signalerons que deux : la lecture et les cercles d'études.

1.—La lecture

" Pour qui connait l'homme, c'est un rêve que de prétendre à tirer de son fonds l'aliment de sa vie intellectuelle. Si quelques hommes de génie ont, dans le passé, trouvé les premiers jalons à poser sur la route de l'esprit, combien d'autres — et nous en sommes — sont absolument incapables de rien découvrir ou de rien inventer, et dont le sort, glorieux encore, est d'exploiter ce qui a été trouvé par leurs devanciers?.. Nous sommes de ceux qui exploitent les inventions et qui vivent de l'acquit des autres. Nous mettons notre honneur à développer la lumière apportée par ceux qui nous précèdent et à la léguer, à nos successeurs, dans une clarté nouvelle." (1)

Il faut donc par la lecture entrer en contact avec ces âmes qui nous ont précédé. Mais suffit-il de lire pour nous assimiler et faire nôtres les pensées de nos devanciers. On semble le croire aujourd'hui, où on passe d'un livre à un autre avec une si grande rapidité. Aussi de nos lectures nous ne retirons que peu ou point de profit, nous ne savons pas lire. *Notre premier soin est donc d'apprendre à lire.* " Ne vous contentez pas, dit saint Thomas d'Aquin, de recevoir superficiellement ce que vous lisez ou ce que vous entendez, mais tâchez d'en pénétrer ou d'en approfondir tout le sens. Classez avec ordre, dans les compartiments de votre mémoire, toutes les connaissances que vous pourrez acquérir." (2)

(1) R. P. Ollivier, O. P. Conférences sur l'étude.

(2) Saint Thomas d'Aquin. Lettre à un jeune homme sur la manière d'étudier.

Un autre conseil très pratique, et celui-là nous vient du P. Gratry : " Ne vous fiez pas à la mémoire. La mémoire n'est fidèle et complète qu'en présence des objets. La mémoire est une faculté qui oublie. Quand la lumière céleste des idées luit sur elle, elle croit que cette lumière ne lui sera point ôtée et qu'elle verra toujours le même spectacle : n'en croyez rien ! Quand la lumière se sera retirée, la mémoire pâlira comme la nature quand le soleil s'en va : car, ici l'absence c'est l'oubli " (1). Aussi n'ayez pas peur *de prendre des notes*, résumant l'idée d'un livre, son argumentation principale. Ecrivez une pensée qui vous aura frappé, un beau passage. Surtout ne jettez pas ces notes au hasard, sur un morceau de papier, c'est du temps perdu. Prenez-les méthodiquement, cataloguez-les. Ce travail vous sera utile, parce qu'il vous habituera à mettre de la netteté, de la clarté dans vos idées, puis vous pourrez facilement les retrouver, quand le moment vous sera venu de vous en servir. Et faut-il le dire à les relire plus tard, dans une forme quelquefois bien naïve, vous éprouverez le sentiment que le Comte de Maistre ressentait en relisant les siennes. " Vous ne sauriez croire, disait-il en montrant ses nombreux cahiers de notes, avec quel plaisir je parcours cette immense collection. Chaque passage réveille dans mon âme une foule d'idées intéressantes et de souvenirs mélancoliques mille fois plus doux que ce qu'on est convenu d'appeler plaisirs."

Dans un charmant petit coin de la Bourgogne, au milieu d'un nid de verdure, tout parfumé des pénétrantes senteurs du pin, émerge l'antique manoir de la Roche-en-Brenil. C'est là que le comte de Montalembert vécut de de longues années, partageant ses journées entre le travail et la vie de famille. Un jour, plus en pélerin qu'en touriste, j'eus le bonheur de visiter cette seigneuriale demeure. Après avoir franchi le vieux pont-levis et traversé d'immenses salles, à l'aspect sévère et presque monacal, j'arrivai à la coquette petite chapelle où si souvent l'illustre défenseur de l'Eglise, seul ou en compagnie de ses amis, répandit son âme devant Dieu. Une plaque commémorative, où sont inscrits les noms de Lacordaire, Dupanloup, Cochin, Foisset, rappelle les heureux jours où ces amis

(1) Les Sources. pag. 19.

vécurent ensemble. Une chose nous attirait surtout, c'était la Bibliothèque. C'est une très grande salle. Là se trouvent renfermés presque tous les ouvrages sur la vie monastique. On nous avait parlé du travail de Montalembert. Au hasard je pris des livres, souvent d'apparence insignifiante, tous étaient annotés de sa main. J'ouvris des volumes, croyant me trouver en face de vénérables in-folio. C'étaient des cahiers de notes. Là se trouvaient, catalogués suivant la matière, des extraits de journaux, des notes prises à la main. Devant cet immense travail, notre surprise fut grande, autant que notre émotion. Comment une vie d'homme, remplie d'ailleurs par une si féconde action, avait-elle pu suffire à pareille tâche ? Voilà qui doit nour servir d'exemple.

Il faut donc lire avec intelligence, méthode, mais il ne faut pas lire à tort et à travers ; ne pas lire, ce qui bon en soi, ne convient pas à la situation de l'âme ; ne pas lire ce qui est médiocre et ne convient à aucune situation ; et surtout ne pas lire ce qui est mauvais. Parmi les livres il faut se faire un choix non pas des médiocres, des meilleurs, mais selon le P. Lacordaire, des excellents. Et certes les excellents auteurs, dans toutes les branches du savoir humain ne manquent pas, nous n'avons que l'embarras du choix.

Dans toutes vos études suivez bien ce conseil de Saint Thomas d'Aquin : " Vous me demandez quel est le véritable moyen de réussir dans vos études et d'arriver sûrement à la sagesse ? Le conseil que je vous donne, c'est de ne pas vous attacher tout d'abord aux questions difficiles, mais de vous élever comme par degrés. La connaissance des vérités plus simples vous conduira sensiblement à la connaissance des vérités plus profondes." (1).

2.—Les cercles d'études

On parle beaucoup aujourd'hui de ce qu'on appelle des cercles d'études, ce sont des groupes de jeunes gens qui se réunissent dans le but de travailler. L'étude des questions religieuses, sociales, philosophiques, économiques, littéraires, artistiques, voilà leur programme. Il est vaste ; trop vaste, dira-t-on peut-être ? Mais l'ambition n'est-elle

(1) Saint Thomas d'Aquin. Ibidem.

pas une vertu de la jeunesse. Il est attrayant surtout. Tous les goûts, toutes les aptitudes peuvent se donner libre carrière.

Si on recommande avec insistance ce mode d'études, c'est que les avantages en sont immenses. L'expérience le prouve surabondamment. Les cercles d'études fondés par *le Sillon* en France ont déjà produit d'excellents résultats.

Quels sont donc tes avantages des cercles d'études pour la formation intellectuelle de la jeunesse ?

Le premier est d'établir entre tous les membres du cercle, *une saine et franche camaraderie.* S'il y a si peu d'amitiés véritables et surtout profitables entre jeunes gens, c'est que la plupart de ces amitiés manquent de fondements réels et solides. Aussi combien de temps durent-elles, ces amitiés qui n'ont d'autre motif que le caprice ou les charmes extérieurs ? Le mot du poëte trouverait bien ici son application. Elles durent :

Ce que durent les roses, l'espace d'un matin.

C'est pourquoi, ordinairement, toutes ces amitiés de collège ne résistent pas à la séparation, quand par hasard elles ont duré jusqu'à la fin de nos études. Seules celles-là persistent qui ont l'âme pour objet, par conséquent ce qui en nous résiste aux changements, aux vicissitudes, aux inconstances de notre pauvre cœur. On ne s'aime pas si on ne se connait pas ; et comment voulez-vous vous connaître, si vous n'allez pas au fond de l'âme. Il faut la rencontre des âmes. Plus les âmes sont proches les unes des autres, en contact continuel, plus elles sont disposées à s'aimer, à moins évidemment d'oppositions formelles ; car, suivant la loi générale, plus elles se connaissent, plus elles se donnent (1).

(1) La parole établit entre ceux qui se parlent une association bien plus intime qu'on ne le croit communément ; et bien peu de personnes soupçonnent tout ce qui se passe d'une âme dans une autre par la conversation et quelle prodigieuse transfusion de pensées, de sentiments, d'influence et de vie se fait dans ce commerce ineffable dont notre langue exprime si bien la nature sous le *nom d'entretien.* Avez-vous jamais bien compris la force et l'étendue de ce mot qui exprime à la fois une des images les plus gracieuses et l'une des idées les plus profondes du langage humain ? Les âmes, par la parole, se tiennent entre elles comme si elles étaient serrées par des liens étroits et mystérieux. (Charles Sainte-Foi.—Heures sérieuses d'un jeune homme).

N'atteindrons-nous pas ce but avec les cercles d'études ? Evidemment. Par suite de l'habitude de se communiquer ses vues personnelles, ses manières de voir, il s'établit une certaine intimité entre les âmes. On aime à se trouver ensemble, on se recherche, pour parler de ses livres, de ses projets littéraires, et même de ses ambitions politiques, et de tout un monde de sujets aimés. Tout est commun entre les amis. On fait part de tout avec une confiance réciproque qui va souvent jusqu'à la naïveté.

Mais pour que cette intimité fondée sur ce qu'il y a de plus élevé en nous, la vie intellectuelle, s'établisse, il faut avant tout de *la simplicité dans les rapports*. Ne perdons jamais de vue que nous sommes des camarades et par conséquent pas de gêne entre nous. Allons les uns aux autres avec franchise et rondement. Ayons peur du formalisme et de la manie du galon, comme de la peste. Cette simplicité n'exclut pas la politesse ni la distinction, au contraire elle en est comme la fleur.

Il faut de la simplicité, mais il faut surtout *de la charité fraternelle*. Nous nous sommes réunis pour mettre en commun nos lumières et nos jeunes activités, pour travailler de concert au même ouvrage, et pour cela nous avons adopté une méthode spéciale. Un d'entre nous est désigné pour traiter un sujet. La première chose à faire est de l'aider en lui prêtant les livres dont nous pouvons disposer, en lui donnant de bons conseils. Corrigeons son travail avec le désintéressement et les délicatesses de l'amitié, sans faiblesse d'une part, sans mesquine susceptibilité de l'autre. Puis quand vient le moment de la discussion, conservons toujours les formes, évitons les paroles dures, mettons partout l'onction de la charité. Mais de grâce, ne transformons pas non plus ces cercles d'études en société d'admiration mutuelle. Ce serait la ruine. Ils pourraient bien, après avoir commencés par de fades compliments, finir comme cette scène de Molière, dans *Les Femmes savantes* (1) par de grossières injures.

Il y a dans les *Souvenirs et Portraits* de Ch. d'Héricault, un passage charmant que les membres des cercles d'études feraient bien de méditer. " Nous conservions notre naturel, dit-il, nous avions nos travaux particuliers, à côté

(1) *Les Femmes savantes*, acte IIIe, scène Ve.

de nos travaux communs. Nous nous en faisions confidences pourtant, nous nous demandions conseil. Nous n'eûmes jamais d'autre confident que l'un l'autre et nous ne nous cachâmes jamais rien. Nous avions assez d'estime l'un pour l'autre, nous connaissions assez nôtre loyauté, notre éloignement naturel pour toute vilenie, exploitatian, trahison ; nous étions assez intelligents de la nature humaine pour que nos imperfections et faiblesses pussent se montrer sans confusion, sans rompre la dignité de notre amitié et le fond de respect réciproque sans lequel nulle relation ne dure en sa beauté et bonté."

Voilà ce qu'on pourrait appeler un des avantages moraux des cercles d'études, car il y en a beaucoup d'autres. Au point de vue du travail intellectuel les avantages ne sont pas moins grands.

Tout d'abord *les cercles d'études nous obligent au travail.* Il faut bien le dire, en règle générale, les jeunes gens, leurs études finies ne travaillent plus. Ils s'amusent beaucoup. Ils lisent encore un peu, mais quoi ? un roman à la mode, un journal, et quoi dans le journal, les articles sérieux ? jamais ; mais avec beaucoup d'attention la page consacrée au base-ball et au foot-ball. Combien sont rares les jeunes gens qui veulent se donner la peine d'étudier une question ?

Dans une certaine mesure je comprends les difficultés qu'on a à étudier quand on est seul. On ne sait pas se fixer à un sujet. On les effleure tous sans s'arrêter à aucun. Les heures se passent à se demander ce qu'on pourrait faire. Bien vite on se dégoûte du travail, car il n'y a pas de pire ennemi de l'étude que l'indécision. A cette première difficulté s'en ajoute une autre, et celle-là plus décourageante encore, elle vient de notre impuissance à comprendre certaines questions, à chaque pas nous sommes arrêtés par des objections que nous ne pouvons pas résoudre. Puis le terrible *à quoi bon*, qui a fait tant de victimes se pose. Pourquoi étudier ? j'en sais assez ! je n'aurai peut-être jamais besoin de cela.

Or avec les cercles d'études nous n'avons pas à redouter ce triple inconvénient. En effet, plus d'indécision ni de tâtonnement dans le choix du sujet. Le travail est parfaitement déterminé. C'est telle question qu'il faudra

traiter et non pas une autre. Et même si elle est trop vaste, on spécifie le point de vue. Puis on fixe la date de la discussion. Ainsi pas de temps à perdre. Il faut se mettre de suite à l'ouvrage.

Au jour convenu on se réunit pour la discussion. La réunion est d'ordinaire présidée par le directeur du groupe qui conduit lui-même les débats, tout en laissant à chacun une très grande initiative personnelle. Le membre désigné donne son travail et la discussion commence. Elle doit être méthodique et surtout ne l'oublions pas très cordiale. Chacun expose ses difficultés, ses manières de voir. Et ainsi par le concours de tous, les objections se résolvent. On retire de ces séances de grands avantages. Les idées se gravent mieux dans l'esprit. On comprend l'importance d'une question, son retentissement dans la vie individuelle ou sociale. Au contact d'autres intelligences notre intelligence grandit. Nous devenons plus larges dans nos manières de voir. Nous perdons cette habitude de tout juger suivant nos petites vues personnelles.

Voila sommairement énumérés quelques-uns des avantages des cercles d'études ; on peut donc affirmer qu'il y a là un excellent moyen dont les jeunes gens pourront se servir pour sa préparer à remplir dignement leur mission.

Mais ce n'est pas tout d'acquérir des idées, îl faut apprendre à les communiquer aux autres, de quelle manière ? le vaillant barde breton nous le dit dans les vers qu'il adressait l'an dernier à la jeunesse de Laval : (1)

Et travaille, ardente jeunesse,
Que ton front s'incline, soumis
Vers les livres, ces bons amis,
Le meilleur que l'homme connaisse.
Acquiers la science.... et puis,
Eclairé de son auréole,
Par la plume et par la parole
Tu fera plus grand ton pays.

Ce sera notre prochain article.

Fr. A. Vuillermet, O. P.

(1) Th. Botrel.

— o —

CHRONIQUE DOMINICAINE

Pie X et le Rme Père H. Cormier

Le Rme P. Cormier, entouré des provinciaux et autres dignitaires de son Ordre, réunis en Chapître général, a été reçu en audience par le Souverain Pontife. A une adresse du Général, protestant de son attachement absolu au Saint-Siège, Pie X répondit que les mérites et les vertus du Rme Père Cormier lui étaient connus depuis longtemps ; il recommanda vivement à tous ses fils un grand esprit d'union et de discipline autour de leur nouveau chef et se déclara convaincu que l'ordre de Saint Dominique, fidèle à son glorieux passé, mériterait toujours bien de la religion et de l'Eglise.

Le Rosaire en Australie

Un couvent de Dominicains a été fondé en 1898, dans l'Australie du Sud à Adélaïde. important port de mer qui compte près de 200,000 habitants ; c'est en septembre 1898 que quelques Pères Dominicains sont venus s'y installer, ils furent reçus avec enthousiasme par la population catholique. Celle-ci se compose surtout de pauvres, la plupart Irlandais d'origine. Les Pères Dominicains dirigent une école pour garçons et, non loin de leur couvent, une école de fille est dirigée par les Sœurs dominicaines. La Confrérie du Rosaire est en grand honneur à Adélaïde ; tous les vendredis soir, plus de deux cents membres de la Confrérie se réunissent dans l'église des Frères-Prêcheurs pour y réciter le Rosaire en commun. La procession du Rosaire attire toujours une grande foule les premiers dimanches du mois. Déjà bien des protestants, touchés par ces pieuses cérémonies, ont abjuré l'hérésie entre les mains des zélés fils de saint Dominique, dont Marie se plait à bénir l'apostolat dans ces contrées lointaines.

Une visite royale

Tout récemment S. M. la Reine Mère du roi d'Italie, Marguerite de Savoie se rendait en promenade au monastère de Vallombreuse. Passant à Bibiéna elle voulut visi-

ter le célèbre sanctuaire de S. Maria del Sasso, confié aux Pères Dominicains.

A son arrivée les religieux lui offrirent leurs hommages. Et comme ils lui parlaient de leur chère Madone "Allons nous aussi la vénérer, dit la Reine." Et au son des cloches, elle prit le chemin du sanctuaire. Elle s'agenouilla pieusement et fit une longue prière. Après quoi elle se mit à examiner avec attention la remarquable basilique, écoutant les explications que lui donnait le Prieur du Couvent, le T. R. P. Zucchi.

Sa Majesté fit durer ainsi la conversation avec les PP. Dominicains pendant une heure, leur parlant des personnages illustres de l'Ordre qu'elle connaissait. Elle parla des Dominicains français. Sa Majesté dit qu'elle connaissait bien les œuvres et surtout les lettres du P. Didon, dont elle admirait le puissant génie et l'ardente charité.

A Lewiston

Le T. R. P. Mothon, vicaire provincial est de retour à Lewiston. Il était allé en France et à Rome où l'appelaient les affaires de l'Ordre. Il a eu le bonheur d'être reçu en audience par Sa Sainteté le Pape Pie X. A la demande du Révérend Père Mothon, le Saint-Père a bien voulu bénir les œuvres dominicaines d'Amérique.

Le Révérend Père Pierre Noël, autrefois de notre couvent de Flavigny (France) est arrivé à Lewiston.

A Fall-River

Le T. R. P. Grolleau, supérieur de notre couvent de Fall-River est de retour de son voyage en Europe. A son arrivée, ses paroissiens lui ont fait une réception grandiose.

Son voyage aura eu de grandes conséquences pour la paroisse Sainte-Anne. Grâce aux négociations du Révérend Père elle sera bientôt dotée d'un grand hôpital. Les Révérendes Sœurs Dominicaines de la Présentation de Tours en France en seront chargées. On annonce aussi la fondation d'une maison de pension pour les jeunes filles, tenue par les mêmes religieuses.

A Notre-Dame de Grâces

Le dimanche 3 juillet une grande fête avait lieu à Notre-Dame de Grâces en l'honneur du Chevalier Des Carries qui a prêté serment de fidélité à l'Eglise et au Pape. La démonstration a parfaitement réussi ; elle marquera une date dans les fastes de la coquette paroisse, assise comme un nid de verdure et de fleurs dans un paysage enchanteur. La ravissante église de Notre-Dame de Grâces était joliment décorée, ce n'était que bannières, banderolles, oriflammes. De chaque côté du chœur, le drapeau papal et le drapeau tricolore. L'édifice d'un style élégant se prête merveilleusement aux cérémonies grandioses du culte catholique.

Après une entrée par l'orgue et par le chœur, le R. P. Rondot, de Notre-Dame de Grâces, de l'orde de Saint Dominique, ayant appartenu à l'armée française, prononce une vibrante allocution sur ce texte, *Ceux qui défendent et enseignent la justice brilleront comme des étoiles dans l'éternité.*

Après le sermon le R. P. Dion a reçu le serment du chevalier Des Carries et ceux des chevaliers Gadbois et Bussiers.

Un salut solennel a terminé cette touchante cérémonie.

—— o ——

VARIÉTÉ

Un pélèrinage à Sainte Anne d'Auray

La Bretagne.. qui donc n'en a jamais entendu parler ? mais à ce nom qui résonne au cœur de tous les Canadiens comme un écho toujours vivant, comme une sonnerie éclatante, un rappel joyeux de leurs grandes et nobles origines, j'entends leurs âmes vibrer d'une vibrance toute patriotique !.. qui donc ne l'a pas vu, au moins une fois, cette terre si féconde en calvaires et en clochers à jours, la terre des chapelles et des "grands pardons," la terre étrangement curieuse et toujours hantée par les loups-garous, les korrigons et les revenants ?.. Elle est triste, sauvage,

morne, mélancolique. Ça et là quelques plateaux, des vergers nombreux, des bois, des landes à perte de vue, de tous côtés des toits de chaume, au fond des vallées quelques vieilles gentilhommières à tourrelles basses et pignons pointus, partout du granit et de vieux chênes aux branches ébouriffées, puis enfin le terrible océan qui ne cesse de gronder et de mugir sur ses flancs déchirés....

C'est en face du golfe enchanteur du Morbihan — immense estuaire étincelant qui baigne à droite et à gauche des grèves aux sables éclatants, des promontoires finement découpés, des îles blondes comme alanguies pour la sieste sous les panaches immobiles de leurs pins, des villas gracieuses, des grappes de maisons blanches — que se dresse, semblable de loin à un puissant colosse, dominant avec force et majesté, l'océan, les villes voisines, les bourgades et la campagne dénudée. le célèbre sanctuaire de Ste-Anne d'Auray, grand pélerinage de la Bretagne ! Après avoir prié au tombeau de S. Vincent-Ferrier, je quittai Vannes au petit jour détalant à travers ses vieilles rues encore ensommeillées. L'aube dans le ciel pur de juillet est d'une grâce toute mythologique, elle se dévêt avec une langueur charmante, laisse tomber une à une ses mousselines argentées tissées des brumes de la nuit. Le train qui m'emporte à toute vitesse me dépose à la petite gare de Sainte Anne toujours mouvementée. La belle statue à laquelle cette gare semble servir de piédestal annonce aux pélerins qu'ils mettent le pied sur la terre où règne l'aïeule de Jésus. Pour me rendre au village, malgré les instances pressantes des cochers, je laisse les omnibus qui d'ailleurs sont bien vite envahis, bondés, et je fais la route à pieds. Des nuées de pélerins me précèdent, me suivent, égrenant silencieusement leur vieux chapelet tout usé et se préparant ainsi par la prière à aller saluer la Bonne Mère.

Sur ma droite, à un carrefour du chemin, s'élève une petite croix en granit : c'est là que le soir du 25 juillet 1624, Sainte Anne entourée de lumière, debout sur un nuage et portant un flambeau, apparut à Nicolazic revenant du marché d'Auray. A chaque détour du chemin, à chaque coin de la route, un mendiant vêtu de loques — ils fourmillent en Bretagne — vous présente ses horribles

ulcères pendant que ses lèvres récitent une prière en breton ; ces miséreux se multiplient à mesure que j'approche du village ; aux grands jours de fête, ce coin de terre est le rendez-vous de toutes les misères et infirmités corporelles. Enfin, voici Sainte Anne ! à droite et à gauche de la route des boutiques à l'infini, des tables roulantes, des magasins étalant croix, chapelets et médailles, des marchands qui viennent vous offrir un cierge, deux ou trois hôtels à peine confortables, quelques bicoques de maisons portant presque toutes les mêmes enseignes, des rues mal entretenues, des baraques en planche, des cabanes en toile sous lesquelles on aperçoit de gros pichets remplis jusqu'au bord de cidre du pays et où paysans et paysannes attablées ensemble rient de bon cœur et trinquent bien fort ; devant la basilique, la place est noire de monde, c'est aujourd'hui en effet qu'a lieu le pélerinage de tous les tertiairs franciscains de la Bretagne et le bon Père Norbert que j'aperçois vient à ma rencontre, me serre affectueusement la main, heureux de voir, en ce beau jour, la blanche livrée de S. Dominique fraterniser avec la bure de S. François. Et puis, quel coup d'œil ravissant ! Toutes les varités de costumes s'y rencontrent depuis le rude gars de Pontivy avec son gilet blanc jusqu'au paysan de Paouët et de Guémené à la poitrine constellée de boutons. Mais ce n'est point là ce qui m'attire, ce n'est point ce Ste-Anne que je suis venu voir, — je le laisse aux touristes qui d'ailleurs vont là en grand nombre — ce n'est point là le vrai Ste-Anne qui élève et fait palpiter l'âme !.. Le vrai Ste-Anne, c'est le vaste champ de l'Epine avec ses droites allées bordées de grands arbres à l'ombre desquels se déroulera dans un instant la procession des Tertiaires de S. François ; c'est la Scala Sancta : au haut de l'escalier nord que des centaines de pélerins montent à genoux, une colonnette de marbre renferme un fragment de la colonne de la flagellation. Le vrai Ste Anne, c'est la fontaine — magnifique monument en granit qu'on vient de restaurer — où chacun se fait un devoir d'aller boire l'eau de la Bonne Mère ; elle rappelle la première apparition de Sainte Anne au pieux Nicolazic ; c'est le petit Séminaire fondé en 1815 par Mgr de Beausset, évêque de Vannes, où près de 500 jeunes gens se préparent par l'étude, la prière et une vie de

recueillement à devenir pour la plupart d'ardents apôtres du Christ ; c'est le vieux cloître construit par les Carmes où se trouve le plus beau chemin de croix que je connaisse ; c'est le trésor possédant plusieurs reliques de Sainte Anne (dont l'une donnée par Louis XIII, l'autre en 1868 par l'Impératrice Eugénie, celle-là donnée il y a quelques années par l'église S. Paul Hors-les-murs à Rome), de magnifiques couronnes bénites en 1868 lors du couronnement de Sainte Anne, un ostensoir superbe, un beau calice donné par Pie IX, une chasuble offerte par Anne d'Autriche, un ornement brodé par la Comtesse de Chambord, une soutane et une mosette de Pie IX, un morceau du chapeau du pénitent breton Pierre de Kériolet, l'épée d'honneur du général de Charette et celle du général de Cissey. Le vrai Sainte Anne, mais c'est enfin et pardessus tout cette basilique incomparable, toute en granit, monument artistique, monument le plus éloquent de la foi bretonne et de l'amour profond des bretons pour celles qu'ils appellent leur Mère. La tour s'élève à près de 80 mètres dans les airs dominant tous les alentours et servant de piédestal à la statue colossale de la Bonne Mère qui de là haut protège et bénit sa chère principauté. Car la Bretagne est la principauté de l'aïeule du Christ et le petit village de Keranna en est le siège. Qui pourrait décrire dignement la splendeur de ce beau monument en style de la Renaissance ? cet intérieur si imposant et si recueilli, cette nef immense qui vous saisit en entrant par ses proportions gigantesques et la délicieuse harmonie de ses lignes ; le maître-autel avec son rétable si original et dont les marbres provenant de l'Emporium où ils avaient été transférés à l'époque de Domitien ont été offerts par le Souverain Pontife Pie IX, l'autel de Sainte Anne à droite qui supporte la statue miraculeuse enfermée dans une châsse en cuivre doré, la galerie des vitraux dont les uns retracent les principaux évènements de la vie de la sainte et les autres l'histoire du pèlerinage, la superbe peinture murale qui remplit le fond de la tribune au-dessus de l'orgue, les milliers d'ex-voto appendus au mur, etc., etc.

R. P. PERROTIN, O. P.

(A suivre)

—— o ——

BIBLIOGRAPHIE

Les Contemporains.—Hebdomadaire illustré. Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris.

Biographies parues en juillet : Pauline Bonaparte, princesse Borghèse. Le vénérable Th. Vénard, martyr au Tonkin. Georges III, roi d'Angleterre —Sourwarox, maréchal russe.—Viollet-le-Duc, architecte.

Le Mois Littéraire et Pittoresque.—Articles à signaler dans le magnifique numéro de juillet.—L'Espion en chef de Napoléon.—Une Promenade aux Salons de 1904, avec 36 reproductions parfaitement exécutées.—Les dames liront l'article d'E. Faguet : Bras droit ou bras gauche ; c'est une question vraiment passionnante ! Le début d'un roman empoignant Dormilhouse-la-Jeune, recommandé surtout aux partisans de l'émigration. Une visite de la Schola Cantorum de J. Lardem.—Une étude historique intéressante.—Le chef de Saint Jean-Baptiste, à Amiens de Léon Gondalier, etc.

5, rue Bayard, Paris. Abonnement : Etranger, 14 francs.

Le Cosmos. A signaler. Le latin commercial, langue universelle.—La Pompe à incendie automobile de la ville de Cologne.—Photographie.—Piles à Gaz.—Les moyens de transports à l'intérieur de l'Exposition de St-Louis. Bonne Presse, Paris. Abonnement, 25 fr. par an. Bi-mensuel.

L'Echo des Deux-Mondes.—Parait deux fois par mois. Fine Arts Building, Chicago. Revue française des Etats-Unis. Illustres Collaborateurs. J. Claretie, F. Coppée, etc. Abonnement, $1.50.

Notre prochain numéro contiendra un article du R. P. Boitel sur Le Saint Louis Bertrand du R. P. Folghera.

o

PRÉDICATIONS

Couvent de St-Hyacinthe :

Montréal, Sacré-Cœur, Retraite aux Dames, 24 au 31 juillet...R. P. Coté
Standfold, le 26, Sainte Anne.....R. P. Germain
Ste-Marie de Monnoir, 23 au 26, Triduum de Ste Anne R. P. Vuillermet
Nicolet, Retraite aux Sœurs de l'Assomption, 2 au 11.....R. P. Toutain
Rimouski, Retraite au grand Séminaire, 22 au 28..... R. P. Gonthier
Sherbrooke, Retraite ecclésiastique, 15 au 20.....T. R. P. Hage
Montréal, Saint Louis-de-France, 28..... .....T. R. P. Hage
St-Hyacinthe, Notre-Dame, Panégyrique de St-Dominique..T. R. P. Hage
" L'Assomption.....R. P. Vuillermet
" Tiers-Ordre, le 9..... ..... T. R. P. Hage
" Œuvre des Tabernacles, le 3. ....R. P. Gonthier

o

DÉFUNTS DE L'ŒUVRE DU NOVICIAT

Mme Léonise Desmarais, Verchères ....messe le 10 juillet
Mlle Suzanne Deschamps, Montréal.....messe le 15 "
Mlle Amanda Beaulieu, Lewiston, Maine.....messe le 17 "
Mme Sidonie Burg, Nouvelle Orléans, La.....messe le 17 "

R. I. P.

La Cie d Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

—o—

Importateurs de VINS DE MESSE, HUILES D'OLIVES, CIERGES, CHANDELLES, SOUCHES en cire décorée, VEILLEUSES et AUTRES FOURNITURES spéciales pour le Clergé et les Communautés Religieuses.

BUREAU ET ENTREPOTS DE DOUANE :

242-246 Rue St-Paul, - MONTREAL

La Cie d'Eau Minérale de St-Hyacinthe

Propriétaire du célèbre **PHILUDOR.**

SPECIALITÉS CHEZ.....

Z. PAQUET,

167-169-171 RUE ST-JOSEPH, St-Roch,

QUEBEC.

SAY noir, gros et fin.	MERINOS blanc, crême et noir.
SAY blanc crême.	SERGE blanche, crême et noire.
ETOFFES pour voiles.	BUNTING blanc, crême et noir.
SOIERIES de toutes couleurs.	CACHEMIRE blanc, crême et noir.

Prix spéciaux et assortiment général pour communautés.

LEONARD FRERES

MARCHANDS DE POISSON,

24 et 26 rue des Enfants Trouvés (Foundling)

PRÈS DE LA DOUANE, **MONTREAL, Que.**

Toutes sortes de Poissons Frais, Salés et Fumés

—TOUJOURS EN MAINS—

Boite Postale 639 **Telephone Bell 1207 Main**

L. A. GUERTIN

— MAGASIN DE —

Chaussures et Valises

Place du Marché, ST-HYACINTHE.

Veuillez signaler ces annonces.

M. O. DAVID & CIE,

Marchands-Tailleurs

84 et 88 rue St-Simon, St. Hyacinthe.

GRAND ASSORTIMENT DE

HARDES FAITES

Habillements Faits sur commande à court avis. Choix complet de Tweeds, Serges, Draps, etc. Chapeaux et Casquettes, Mercerie, etc.

PAGNUELO FRERES,

EPICIERS (Gros et Détail)

141 et 143 Rue Cascades, St-Hyacinthe, Que.

Epiceries, Provisions, Vins et Liqueurs, Verreries, Quincailleries, Fruits, Confiseries, Cigares, etc.

RAYMOND & FRERE,

MAGASIN ✻ GENERAL

EN GROS ET EN DÉTAIL — **St-Hyacinthe.**

Ferronneries de Tablettes, Fer en Barre, Acier à Ressorts et à Lisses, Essieux, Ressorts, Charbon, Bois pour voitures, Plâtre, Ciment, Fil de Fer à clôture, Vitres, Huiles, Vernis, etc., etc. Poêles à Fourneau et à Cuisine.

Epiceries, Vins et Liqueurs, stock complet.

. . . *SPECIALEMENT RECOMMANDÉ* . . .

POUR MALADES ET INVALIDES

LE BRANDY Ph. Richard

En vente partout . Agents au Canada.

LAPORTE, MARTIN & CIE,

MONTREAL.

EAU
de
Mélisse des Carmes
BOYER
Seul Successeur des Carmes

PARIS — 14, Rue de l'Abbaye, — PARIS

Souveraine contre le Choléra, les Dyssenteries, les Maux d'Estomac; — d'un prompt secours contre l'Apoplexie. Évanouissements. Malaises, etc.

EXIGER LA SIGNATURE DE CONTREFAÇONS

DEPOT GENERAL POUR LE CANADA
ROYER ROUGIER FRÈRES, Montréal

Exiger la Signature de

Boyer

DÉTAIL DANS TOUTES LES PHARMACIES

TISSUS SPECIAUX

— POUR —

Communautes Religieuses

MERINOS, SAYS,
DRAP DE SÉDAN,
VOILES, TOILES, Etc.

Importation directe des Premières Manufactures Françaises.
Envoi d'Echantillons sur demande.

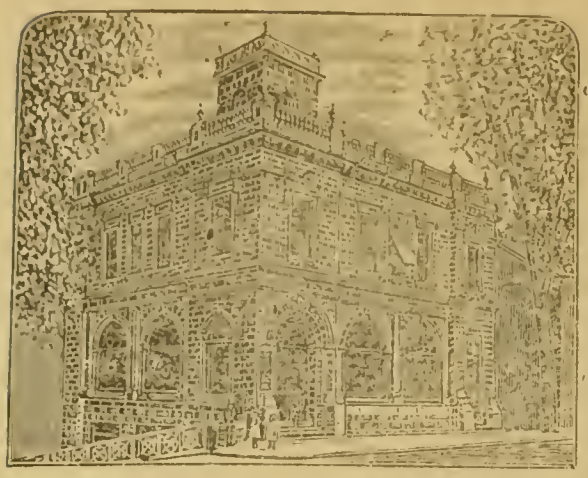
ROUGIER FRERES,

Compagnie incorporée.

No 9 Place des Vosges, PARIS. | **1597 Rue Notre-Dame MONTREAL.**

Veuillez signaler cette annonce.

BANQUE "EASTERN TOWNSHIPS"



Capital : $3,000,000.

Réserve : $1,450,000

Bureau Chef :
SHERBROOKE

Wm. Farwell, Président.,
J. MacKinnon, Gér Gén.,
S F. Morey., Inspecteur.

—o—

SUCCURSALES ;

Montréal. (Centre)	Montréal. (East)	Montréal. (West)	Waterloo, Qué.
Rock Island,	Cowansville,	Coaticook,	Richmond, "
Granby,	Bedford.	Huntingdon,	Magog, "
Ormstown,	Windsor Mills,	Sutton,	St-Jean, "
Farnham,	Danville,	St Joseph, B	West Shefford
St Gab de Bran.	Grand Forks, B C.	Phœnix, B. C.	Winnipeg, Man.

ST-HYACINTHE, QUE., J. Laframboise, Gérant.

S. BOURGEOIS & CIE

Place du Marché, St-Hyacinthe.

—o—

EPICERIES, PROVISIONS, FERRONNERIES, QUINCAILLERIES,
VINS, LIQUEURS, PEINTURES, HUILES,
POÊLES, CHAUX, PLATRE,
ETC, ETC.

A. BLONDIN & CIE,

PLOMBIERS SANITAIRES,

ST-HYACINTHE, P. Q.

Fournaises à l'Eau Chaude et à la Vapeur.
Gaz, Bains, Water-Closets, etc., etc,

SPÉCIALITÉS :

Églises, Presbytères et Communautés Religieuses.